

# B E Y O Ġ L U

## QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Le Président du Conseil à Izmit, Mudanya et Bursa

La Turquie nouvelle en voie d'édification

Le président du conseil, M. Ismet Inönü, accompagné de M. Celâl Bayar, ministre de l'Économie et des directeurs généraux de la Banque Centrale de la République, de la Sûmer Bank, et de la Banque d'Affaires, est arrivé, hier, à Izmit. Le gouverneur, M. Hâmit, était allé à sa rencontre à la limite du gouvernorat.

À la gare, parmi la nombreuse assistance, on remarquait l'amiral Sükrû, commandant de la base navale, des officiers supérieurs et les hauts fonctionnaires des autorités locales.

Le président du conseil s'est rendu ensuite à la fabrique de papier qu'il a visitée pendant deux heures. Il s'y est vivement intéressé et a été très satisfait de tous les renseignements qui lui ont été fournis par le directeur de la Sûmer Bank et par M. Mehmed Ali, directeur de la fabrique.

L'évocation des jours historiques

A 12 h. 30, le président du conseil s'est embarqué à bord de l'*Ertugrul* à destination de Mudanya, où il est arrivé à 17 heures. Il y a été reçu par le gouverneur de Bursa, le commandant du corps d'armée, le président de la Municipalité et les fonctionnaires supérieurs des autorités locales.

Le président du conseil s'est rendu ensuite à la maison où il avait signé l'armistice. Il a parcouru avec émotion toutes les pièces dont chacune lui rappelait un souvenir. Dans l'une d'elles, et en montrant les places, il dit :

— Ici, se tenait Harrington, là Charpy, ayant à sa gauche Mombelli. Entre Harrington et moi, avait pris place un lieutenant-colonel d'état-major anglais très intelligent. Asim paşa se tenait plus loin.

Dans une autre chambre, il a dit :

— Ici aussi nous avons tenu une réunion ; elle a été orageuse. Nous étions tous debout. Il s'agissait de la question des Détroits.

M. Ismet Inönü a visité l'emplacement où doit s'élever le musée que l'on va créer et a pris note des renseignements qui lui ont été fournis.

«Mérinos» et «Suni İpek»

Après avoir terminé sa visite, le président du conseil est parti, accompagné des personnes de sa suite, pour Bursa où il posera ce matin la première pierre de la fabrique de kamgarn. Après quoi, il se rendra à Gemlik pour en faire de même pour la fabrique de soie artificielle. Comme il a été établi que le mot «Mérinos» est un mot turc, la fabrique de Bursa s'appellera «Mérinos» et celle de Gemlik «Suni İpek», mot également turc.

Après ces deux cérémonies, le président du conseil s'embarquera à Gemlik à bord de l'*Ertugrul* et arrivera ce soir à Istanbul pour présider demain, à 15 heures, la cérémonie de l'inauguration de la verrerie de Paşabahçe.

Déclarations de M. Celâl Bayar

Bursa, 27 A. A. — M. Celâl Bayar, ministre de l'économie, a fait les déclarations ci-après :

— J'attends, en ce qui concerne le naufrage du bateau *Inebolu*, le résultat de l'enquête judiciaire. J'ai donné l'ordre à qui de droit de procéder immédiatement à une enquête au sujet de l'avarie survenue à la machinerie du bateau *Canakkale*. Des mesures très rigoureuses seront prises contre les responsables de ces accidents qui se répètent et contre ceux qui ne protègent pas le prestige de la marine marchande. Le Ministère a décidé d'engager des spécialistes dans les services techniques et d'exploitation des communications par voie maritime. J'en ai chargé de l'examen, le premier conseiller du Ministère qui est, lui aussi, un spécialiste.»

Nos relations commerciales avec l'Italie

Notre confrère le *Kurun* se fait mandat d'Ankara :

Sous la présidence de M. Numan Rıfat, secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères, une commission dont faisaient partie les délégués des ministères intéressés, a pris certaines déclarations relatives à nos relations commerciales avec l'Italie.

On attend la publication d'un communiqué du Ministère de l'Économie ayant trait aux relations commerciales avec l'Italie.

Le nouveau directeur général de la police de Sofia

Sofia, 28. — Le colonel de réserve, Kircio Kirceff a été nommé directeur général de la police.

### Les travaux du Kamutay

Le Kamutay, sous la présidence de M. Fikret Silay, a tenu, hier, une séance au cours de laquelle il a adopté en deuxième lecture les projets de loi relatifs aux indemnités de nourriture à accorder aux officiers de terre et de mer.

### Décret de « grâce » ou « amnistie » ?

### Les objections de M. Condylis

Athènes, 28. — Le roi a reçu hier matin, M. Tsaldaris, qui lui a exposé ses vues et celles de son parti. Il affirme que la majorité actuelle à l'assemblée nationale a le droit et aussi le devoir de gouverner le pays. Il se fait fort de constater le gouvernement en faisant appel à certaines personnalités de sa connaissance et rejette, par conséquent, l'éventualité de nouvelles élections. Il déclare approuver l'amnistie.

Dans l'après-midi, ce fut au tour de M. Metaxas, à avoir une audience royale. Contrairement à M. Tsaldaris, il s'exprime en faveur d'une dissolution immédiate de l'assemblée. Il approuve l'amnistie générale.

Ainsi qu'il l'a fait pour M. Condylis, le roi s'est borné à entendre attentivement ses interlocuteurs, en s'abstenant d'exprimer aucun avis. Il a conféré à M. Tsaldaris et Metaxas la Grande Croix de l'Ordre du Sauveur.

### L'attitude des Républicains

Le roi a également convoqué les leaders des différentes fractions républicaines. M. Sofoulis, indisposé, s'est excusé. MM. Cafandaris et Papanastassiou, ont déclaré qu'ils seraient heureux d'être reçus par le roi... après la promulgation du décret d'amnistie.

En effet, le conseil des ministres a soulevé des objections, dont M. Condylis s'est fait l'interprète auprès du roi, concernant les deux décrets élaborés par la couronne et qui accordent une pleine et entière amnistie :

1. — aux condamnés politiques, y compris MM. Vénizélos et Plastiras, en maintenant toutefois la saisie de leurs biens ;

2. — aux condamnés militaires.

M. Condylis et ses partisans insistent pour un décret de « grâce » et non d'« amnistie ». Dans le premier cas, en effet, les condamnés seraient simplement libérés de leurs peines sans toutefois être réintégrés dans tous leurs droits politiques et civils.

L'entretien que M. Condylis a eu hier soir à ce propos avec le roi s'est poursuivi au-delà de minuit. On suppose que le souverain maintiendra son point de vue au sujet d'une amnistie sans restrictions ni conditions.

M. Condylis a refusé de publier le décret d'amnistie générale

Athènes, 28. — Les ministres ayant refusé de publier le décret d'amnistie générale, le roi accepta la démission du cabinet. Il formera aujourd'hui un nouveau gouvernement qui signera et publierà le décret.

### Le soulèvement communiste s'étend au Brésil

#### Trois sergents et un musicien...

Pernambuco, 28. — Il semble que le soulèvement communiste ait gagné Rio-de-Janeiro où le 1er régiment d'aviation et la garnison de l'école d'aviation se seraient passés aux rebelles. En revanche, dans le nord, les villes de Natal et de Pernambuco ont été reconquises par les gouvernementaux.

\*\*\*

Rio-de-Janeiro, 27. — Un communiqué de la police annonce que les rebelles dans le Rio Grande du Nord, commandés par trois sergents et un musicien, ont organisé à Natal un gouvernement communiste. Aucun officier n'a participé au mouvement.

#### Capitulation

Rio-de-Janeiro, 28 A. A. — M. Vargas, président de la République du Brésil, a annoncé aux gouverneurs des provinces le complet échec des mouvements subversifs de Natal, de Pernambuco et de Rio.

500 rebelles de Natal s'embarquèrent à bord du «Santos», après avoir pillé des boutiques et des maisons de commerce.

Les rebelles de Pernambuco s'enfuirent, abandonnant une centaine de morts.

Dans le district fédéral, le mouvement, circonscrit à l'école d'aviation et au troisième régiment d'infanterie, fut énergiquement réprimé. Les rebelles capitulèrent après avoir incendié la caserne. On compte plusieurs morts.

Sofia, 28. — Le colonel de réserve, Kircio Kirceff a été nommé directeur général de la police de Sofia.

## Les nouvelles d'Addis-Abeba signalant des succès militaires abyssins sont qualifiées d'"inventions grotesques", par un communiqué de la Stefani

La station de l'E. I. A. R. a radiodifusé, hier, le communiqué officiel suivant, No. 56, transmis par le ministère de la presse et de la propagande italien :

### Le maréchal De Bono télegraphie :

Sur le front du 1er Corps d'armée, nos détachements, partis de Dolo, ont cerné les villages d'Amentilla et de Saket et atteignirent le rebord oriental du haut plateau du Tigré qui domine la plaine des Gallas - Ouoghera.

Le Corps d'Armée érythréen poursuit les opérations dans le Tembien.

L'aviation a accompli des reconnaissances dans la région du lac d'Achian - ghi.

### Front du Nord

La localité de Dolo, à une altitude de 2.083 mètres, constitue un important nœud de communications, à environ 15 kilomètres à l'Est de Makallé. Elle se trouve sur le torrent Mai Dolo, sous affluent du Tacazzé. Le mouvement à l'Est de cette ville, annoncé ci-dessus, est en connexion avec celui de la colonie Mariotti, signalé par le communiqué No. 55 ; l'un et l'autre tendent à renforcer les forces de couverture du flanc gauche italien.

### Sur le front du général Maravigna

Dans l'ensemble, le communiqué No. 56 continue à ne signaler que des opérations de détail, dans le cadre des travaux de redressement local des lignes, déjà amorcées depuis quelques jours. Une dépêche dit à ce propos :

Adigrat, 26. — Sur le front du second corps d'armée, la troisième division des Chemises Noires a occupé le mont Dama qui s'élève, semblable à une forteresse, à 2.571 mètres d'altitude. Les pointes vers la droite du Tacazzé tendent à assurer aux Italiens la possession complète des régions Ahemanta (?) Chiré, Adiet et Zana.

### L'action aérienne

L'aviation est toujours très active :

Adigrat, 27. — Hier, les avions italiens ont accompli des reconnaissances en survolant le haut plateau du Gheralta, la vallée Mai Mechiak et la région d'Amba Alagi.

Dans la vallée Mai Mechiak, de petites caravanes et des indigènes aussistot qu'ils ont aperçu les avions ont déployé des draps blancs pour démontrer leurs intentions pacifiques.

Au défilé d'Amba Alagi et dans les villages Atzeba et Togora, on a constaté une animation supérieure à celle des jours précédents.

A proximitâ de broussailles du lac Achianghi, un campement de cinquante hommes a été observé autour duquel un millier des troupes chargeant du matériel. Les Abyssins ayant fait feu sur l'appareil italien, celui-ci répondit en mitraillant les troupes qui s'enfuirent. Après avoir pris des photographies, les avions sont retournés à leur base.

### Les déments

Pour finir, un lot de déments :

Rome, 27. A. — Le ministère de la presse et de la propagande dément formellement que la garnison italienne ait évacué Makallé et se replie vers Adigrat.

Les nouvelles répandues par certaines agences étrangères au sujet de prétendues défections de soldats italiens en Egypte, d'une révolte des habitants de Makallé, contre les troupes italiennes et d'actes de violence des Italiens contre les indigènes sont inventées de toutes pièces.

\*\*\*

Addis-Abeba, 27 A. A. — Le gouvernement dément la nouvelle de la mort du Roi Seyoum.

### Front du Sud

Les Ethiopiens continuent à signaler des succès retentissants sur le front de l'Ogaden : un communiqué officiel d'Addis-Abeba affirme que «la panique atteignit les garnisons italiennes de Gorrâhei et de Gherlogoubi qui abandonnèrent leur base et se replièrent vers Adigrat.

Les nouvelles répandues par certaines agences étrangères au sujet de prétendues défections de soldats italiens en Egypte, d'une révolte des habitants de Makallé, contre les troupes italiennes et d'actes de violence des Italiens contre les indigènes sont inventées de toutes pièces.

\*\*\*

La ville de Peragia a offert la médaille d'or qui avait été accordée par le roi Victor Emmanuel II pour sa résistance héroïque à l'envahisseur en juin 1859. Les parents des Chemises noires, martyrs de la révolution, offrent les médailles qu'il a reçues des pays qui participent aux combats.

A Cagliari, les parents du pilote aviateur mort à Bolama, lors de la traversée aérienne de l'Atlantique Sud, ont offert la médaille d'or qui avait été décernée au défunt «ad memoriam».

A Milan la collecte d'or a atteint un total de 1.500 kg.

La société Danti Alighieri a offert au Trésor toute la riche collection de ses médailles d'or ; le Touring Club italien en a fait autant, offrant son médailleur, dont le poids atteint 750 kg. ; ce comité a offert également toutes les médailles que les personnes qui participent aux combats ont reçues.

La Caisse d'Épargne a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution, a offert une somme importante pour la construction d'un hôpital à Bolama.

La Société des Chemises noires, martyrs de la révolution

# A l'enseigne du "Printemps"

## Les souvenirs d'un barbier

Aimez-vous vous raser, vous couper les cheveux ? Ce sont là des rites auxquels les Européens accordent la plus grande importance. On est assez enclin à considérer du même oeil sévère et désapprobateur l'homme qui ne s'est pas rasé et... celui qui ne s'est pas lavé la figure ! Et l'on cite des gentlemen qui quittent le bal, à minuit, pour aller livrer leurs joues à la caresse de la lame, et y reviennent le teint frais.

Pour ma part, je ne connais qu'une seule personne qui se rase deux fois par jour. C'est un camarade qui a le poil dru et très prompt à pousser. Il était amoureux d'une délicieuse blonde aux yeux bleus. Et avant d'aller la rejoindre, le soir, quoiqu'il se fut déjà rasé le matin, il lui fallait se raser encore une fois... Mais assez «rasé», le lecteur, avec ces considérations générales.

J'aime mieux laisser la parole à mon coiffeur, l'honnête Mustafa, qui tient boutique à l'enseigne du «Printemps» (İlkbahar), le long de l'Ankara Caddesi. Il est homme d'expérience, car il exerce, depuis 33 ans et ses observations sont pleines de bon sens.

### Barbiers d'antan

Jadis, me dit-il, la chute des cheveux était chose fort rare. Ce n'est que depuis 330 (1914) qu'on a commencé à voir pareille chose à Istanbul. Le mal s'est, surtout, répandu durant les neuf dernières années.

### Et à quoi l'attribuez-vous ?

Vallah, je ne le sais guère moi-même. Les uns parlent de l'influence des eaux, les autres de celle de l'air. Mais, enfin, il y a 20 ans, l'eau et l'air étaient ce qu'ils sont aujourd'hui... et les gens conservaient leurs cheveux !... Peut-être faut-il y voir une conséquence de ce que les soucis de la vie se sont accrus.

Comment exerçait-on, autrefois, votre profession ? Quelles sont les différences entre les coiffeurs d'hier et ceux d'aujourd'hui ?

Elles sont innombrables... Autrefois, chez nous, les barbiers n'avaient guère de boutique à eux. Ils exerçaient leur office dans quelque coin d'un café. Leur maître et patron était Selman Pâk. Un petit banc était surmonté de l'inscription :

*Her sabah besmeleye aqil dükânimiz, Hazreti Selman Pâk'ir pîrimiz üstadımız !*

Tous les matins, notre boutique est ouverte

[en bénissant le Seigneur, Le Bienheureux Selman Pâk est notre père et notre maître !

Les clients s'asseyaient sur un tabouret bas, sans dossier, en face du barbier, installé sur son banc. Ils posaient la tête entre ses genoux.

Nos prédecesseurs, les barbiers d'antan, étaient des gens corpulents et beaux, comme des aigles de janissaires, aux moustaches épaisses et pendantes, le corps ceint d'une sorte d'essuie-main (pestemal) comme les garçons de bain des hamam.

Après avoir consciencieusement aiguisé leurs rasoirs sur une sorte de longue courroie de cuir, ils se mettaient à raser la tête des chalands, un peu comme on nettoie une pâtesque. Généralement, on se rassait le menton après s'être rasé la tête. Il ne restait plus qu'à bien laver et bien frotter le chef du «sujet» dans une cuvette.

— Pas d'eau de Cologne, de poudre, de crème ?

— Pensez-vous ! Tout au plus au cas où le rasoir avait fait une légère entaille dans la peau, on avait recours à un peu d'alun... Puis, quand tout était fini, le citron et le vinaigre remplaçaient le même office qu'aujourd'hui l'eau de Cologne !

D'ailleurs, les barbiers d'antan exerçaient encore beaucoup d'autres fonctions. A l'occasion, ils n'hésitaient pas à arracher une dent ou à pratiquer une saignée. Et les dents qu'ils arrachaient leur servaient... à orner leur paravent et l'angle du café où ils exerçaient. Ces « trophées » étaient autant de témoignages de leur habileté professionnelle !

### Une « vocation » accidentelle

Mustafa avait achevé de me raser la joue droite : le rasoir levé, il se disposait à attaquer la joue gauche. J'en profitai pour lui poser une question :

— Où avez-vous appris votre profession ?

— Par un pur effet du hasard. Nous habitions alors à Salonique. J'y allais à l'école. Un jour, en tombant, je me fis une blessure à la main avec mon crayon. Le médecin prétendit que ce n'était rien de grave. Mais je n'eus pas moins la main immobilisée pendant assez longtemps. De toute évidence, un morceau de mine de plomb était demeuré dans la chair. Finalement, je l'arrachai moi-même, avec un canif. Seulement, j'avais manqué pour mes beaux-frères qui étaient coiffeur, me prit auprès de lui. Et voilà...

— Et quand avez-vous fait, pour la première fois, la barbe à quelqu'un ?

— C'est là tout un drame. Pendant quelque temps, j'avais servi comme apprenti. Enfin, un jour où il y avait foule dans la boutique, mon beau-frère me désigna un client. Je le rasai. Ce fut une opération laborieuse ; je suis sang et eau. Quand ce fut terminé, le malheureux avait une quinzaine d'estafilades sur la peau !...

— Tu as transformé mon visage, me dit-il, en un carnet de signatures...

— Vous imaginez ma confusion.

L'autre jour, j'ai eu la curiosité de me demander combien de clients ont passé entre mes mains, au cours de ma carrière. Je me suis livré à un calcul approxi-

matif : 84.000 !

Et mon digne Figaro continue, en procédant à la... philosophie de la barbe !

— Jadis, constate-t-il, chacun portait moustaches. Il y a 15 ans, vous n'auriez pas rencontré, chez nous, un seul homme les lèvres rasées. Les moustaches étaient sacrées ! On les invoquait dans les serments.

— Si je m'rends, disait-on couramment, je me raserai ces poils jusqu'à la racine...

Les Albanais avaient un visage étrange. Ils se rasaient soigneusement la tête, mais laissaient subsister une mèche au milieu du crâne ! Et voici comment ils expliquaient cette particularité : « Si je meurs en guerre, l'infidèle qui me tranchera la tête n'aura pas besoin, pour la prendre, de me mettre ses sales doigts dans la bouche ; il saisira cette mèche... »

Il y a environ quinze ans, un client, un étranger, vint dans ma boutique. Quand j'eus fini de le raser, il ne se leva pas. Il m'indiqua ses épaisse moustaches et me dit :

— Enlevez cela aussi !

Je le crus fou ! Mais il insista. Je m'exécutai. Mais je fus pris d'un rire qui se communiqua à tous des clients.

L'étranger, furieux, sortit en claquant la porte.

Puis, graduellement, la moustache se fit de plus en plus rare. Et nous voici au siècle des hommes glabres.

### Le client et ses manies

— Parlez-moi un peu des clients, vous levez-vous ?

— Les meilleurs sont ceux qui s'endorment pendant qu'on les rase. C'est alors un plaisir pour nous. Le rasoir glisse sur leur peau détendue. C'est une vraie merveille... Il y a des clients qui aiment qu'on leur parle ; d'autres, au contraire, exigent le silence. Le coiffeur doit être psychologue et deviner ces préférences. Les pires clients sont les plaisantins, les bavards, les beaux esprits qui décochent mille saillies à leur entourage et dont le visage est en mouvement perpétuel.

Chacun parle des ses affaires, de ses préoccupations. Celui-ci est avocat et vous explique des «cas» compliqués : cet autre, qui est commerçant, se livre à une analyse des facteurs déterminants de la crise. Il nous faut absorber tout cela et marquer notre intérêt — feint d'ailleurs — par des exclamations et des interjections opportunes...

Gare aux clients nerveux. J'en ai connu un qui m'arrachait le rasoir de la main, après avoir été savonné, et se rasait lui-même ! Semsi pasa était célèbre pour ses manies. Il prétendait que le barbier ne devait en aucune façon lui toucher le visage. Il chercha longtemps l'«as» capable de réaliser cette performance. Ce fut un certain Saban aga, barbier à Monastir, au pied de la Tour de l'Horloge.

Je n'aime pas beaucoup les clients qui lisent le journal pendant qu'on les rase. Ils nous rendent la tache difficile.

... Mais Mustafa avait fini. J'étais rasé ! L'êtes-vous aussi ?

### Murad SERTOGLU.

### Cheveux blancs...

En Amérique, un mari a voulu divorcer d'avec sa femme parce qu'il s'est aperçu qu'elle avait sur la tête une petite touffe de cheveux blancs.

Pour une femme de trente-cinq ans c'est évidemment un phénomène un peu prématûr, mais le même cas a été constaté parfois chez des personnes encore plus jeunes.

On ne saurait nier non plus que, pour certaines, des fils d'argent formant couronne sur le visage frais ont un charme tout particulier.

Te n'est pas l'avis de notre Américain. Des goûts et des couleurs on ne discute pas, n'est-ce pas ?

Mais, d'après moi, le vrai motif du divorce n'est pas celui-là. Ce n'est que le prétexte invoqué par un mari volage pour se débarrasser d'une compagne dont il est las. Je ne sais si les juges américains le trouveront suffisant pour justifier le divorce.

Pour ma part, si j'avais été à la place de cette femme, aussi bien avant que pendant le cours du procès, j'aurais suscité de tels ennuis à mon mari, je lui aurais rendu l'existence si insupportable, qu'il aurait vite compris ce que l'on entend vraiment quand on dit de quelque chose que l'on en ait les cheveux blancs !

Si, cependant, le mari a, effectivement, une réputation invincible contre les cheveux blancs, ce ne sont pas les teintures de toutes sortes qui font défaut !

Chez les humains, il n'est que deux choses qui ne peuvent être couvertes par une couche de peinture : le caractère et le moral.

A vrai dire, je me suis surpris qu'un homme du Nouveau Monde puisse l'ignorer...

### (Du «Cumhuriyet»)

### Erciymen Ekrem Talu

### BIENFAISANCE

### Les secours à l'enfance indigente

Durant les trois derniers mois, le siège central d'Istanbul de la Société pour la protection de l'enfance, a fourni 2.142 kilos de lait et 315 kilos de sucre à 6.612 enfants, des layettes à 35 mètres, des habits à 300 enfants et des médicaments à 104 malades.

### MARINE MARCHANDE

### Le transbordement des passagers du «Çanakkale»

Le bateau *Bandırma* est arrivé, hier, à Istanbul ayant à son bord les 120 voyageurs du bateau *Çanakkale* qui, par suite d'une avarie de machine n'a pas pu continuer sa route.

### Les éditoriaux de l'«ULUS»

### L'Etat et les monuments

Nous nous souvenons d'un ministre de l'Instruction publique de l'ère ottomane qui avait dit :

— S'il n'y avait pas les écoles, j'aurais parfairement administré le ministère de l'Instruction Publique !

Mais le temps n'est guère lointain où, dans les villes, grandes ou petites, les ruines anciennes, les vieilles fontaines et les vieilles medresas, les portions de remparts étaient considérées comme des obstacles aux travaux publics et au développement urbain.

Il y en avait de ceux qui s'indignaient de ce que le cimetière de Karacaahmed, à Istanbul, n'ait pas été transformé en un parc dans le genre des jardins des casernes de l'ère du sultan Aziz, avec bassins, roses et mosaïques. Ce sont ceux qui considèrent même les cyprès comme un symbole de réaction, à l'instar du fez et du «kavuk» (bonnet pointu des anciens ordres religieux).

Nous, nous créons de nouveaux cimetières pour nos morts. Les morts turcs ne seront plus enterrés à Karacaahmed. Mais, De Amicis, Flaubert et Théophile Gautier (pour ne pas parler de Pierre Loti) et combien d'autres artistes ne surgiennent-ils pas de leur tombe le jour où nous effacerons Karaca Ahmed, avec ses pierres et ses cyprès du paysage d'Istanbul ?

Et si je ne parle pas de Pierre Loti, c'est qu'il a voulu nous condamner à vivre dans la prison du passé. Maintenant, nous jugeons ce passé avec l'esprit d'Occidentaux. Nous vivrons maintenant dans nos avenues, nos parcs, nos villes ou nos maisons, nos théâtres modernes. Mais nous apprécierons aussi autant que les Occidentaux, le pittoresque du vieux temps, et nous conserverons les monuments et les paysages qui donnent un attrait spécial et une silhouette à part à nos villes. Car nous vivons à une époque où le monde entier en a compris la valeur : nous savons combien il faut sauver nos enfants, tout comme les enfants français, par exemple, en les arrachant à l'oppression et aux ruines de la paresse. Mais, non seulement nous ne couperons pas les cyprès de Karacaahmed ; nous en planterons de nouveaux, au contraire ; nous ne gâterons pas l'aspect actuel des cimetières, mais nous le renforcerons. Les artistes nous diront facilement comment il faut procéder à cet égard.

Chacun parle des ses affaires, de ses préoccupations. Celui-ci est avocat et vous explique des «cas» compliqués : cet autre, qui est commerçant, se livre à une analyse des facteurs déterminants de la crise. Il nous faut absorber tout cela et marquer notre intérêt — feint d'ailleurs — par des exclamations et des interjections opportunes...

Nous avons cité l'exemple de Karacaahmed au hasard, parce qu'il a été question dans les journaux, de ses cyprès : il y a, à Istanbul, près de 500 monuments. Il en est de même pour toutes les villes d'Anatolie. En conservant nos paysages et nos monuments, à côté des parties modernes de nos villes, nous ne serons pas les seuls à en jouir. Nous aurons évité que les particularités qui feulent vivre l'industrie du tourisme soient tuées à Istanbul et que la Turquie sombre dans cette monotonie qui s'étend sur le monde entier. Dans toutes les parties du monde, on peut retrouver des avenues semblables à celle de Cankaya ; mais ce n'est qu'à Ankara que l'on peut voir la silhouette de la citadelle, vue de face et vue de derrière. Un Français à qui l'on avait parlé de la démolition des remparts de notre ville, nous dit, dans une lettre qu'il nous adresse : «Le tourisme signifie, à côté d'un bel hôtel, une belle ruine. Il y a, partout, de beaux hôtels ; ceux qui visiteront vos cités le feront pour y voir ce qu'ils ne pourront pas trouver ailleurs...»

En fouillant le sous-sol, nous cherchons avec nos ongles les œuvres de notre passé. Comment pourrions-nous admettre que les trésors qui affluent à la surface soient anéantis ? Notre histoire s'identifie avec toutes les œuvres de civilisation de l'Anatolie. Ceux qui, sous prétexte que certaines de ces œuvres se sont, soi-disant, celles d'une autre souveraineté, voudraient les faire disparaître, ne sont pas seulement privés de goût, mais ignorent aussi l'histoire.

Démolir des remparts, abîmer des paysages, détruire des monuments, doit être un crime dans ce pays.

Le nom du ministère de l'Instruction publique, en France, est celui de «ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts». Chez nous, les beaux-arts dépendent du ministère de l'Instruction publique. Mais il faut accroître, à cet égard, les charges et les prérogatives de ce ministère ; il faut lui attribuer des pouvoirs illimités et sans réserves sur les monuments nationaux. La première tâche du ministère de l'Instruction publique devrait être l'élaboration d'une loi en vertu de laquelle il sera interdit de démolir aucune œuvre, de dégager aucun paysage, de détruire aucune maison, aucun plafond ou aucune porte classées parmi les monuments nationaux, mais même de les réparer sans autorisation. Cette loi peut laisser au ministère de l'Instruction publique le soin de procéder à ce classement. Il cherchera, de ville en ville, de région en région, les monuments devant être conservés. A la première liste, encore brève, on en ajoutera tous les ans, de nouvelles. Cette loi devra comporter la menace de lourdes peines contre les auteurs d'actes de vandalismes.

Auré fur et à mesure que nous nous enrichirons, nous réparerons nos monuments nationaux. Mais, dès à présent, nous devons les protéger contre toute destruction.

F.R.ATAY

### LA VIE LOCALE

### Impressions d'Espagne

#### LE MONDE DIPLOMATIQUE

##### Légation de Chine

M. Wangpan Sen, chargé d'affaires de la légation de Chine et M. Sung, secrétaire, sont arrivés à Istanbul, venant d'Ankara.

Le ministre, le général Ho-Yan-Tsu, tout en conservant ses fonctions diplomatiques, a été nommé membre de l'exécutif du parti national du Kuomintang.

##### LE VILAYET

##### Arrivée

M. Faik Kurtoglu, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Economie, est arrivé ce matin d'Ankara.

##### Le pain à 12 piastres ?

## CONTE DU BEYOĞLU

## C'est la fraise !

Par Léon LAFAGE.

Votre Midi aquitain ? Non, je ne le déteste pas, ce serait trop dire mais excusez-moi, je lui en veux un peu. J'ai débuté fort jeune dans une vallée lotoise comme fonctionnaire des finances au temps où le percepteur n'était pas ce redoutable... intercepteur posté par l'Etat sur la grande route nationale. J'avais ma résidence dans un chef-lieu de canton, méditant à cordial, qui garde encore — bouquet et fumet — bon renom de vin et de gourmandise.

Les premières semaines, j'arrivais au bureau bien avant l'ouverture du guichet pour faire connaissance avec mes rôles et mes cotés.

A peine assis, j'entendais une voix tintante et chaude lancer par la porte entr'ouverte : « Bonjour !... voilà. » C'était la porteuse de journaux. Elle en usait ainsi avec moi. Les titulaires changent, le percepteur demeure. Un fonctionnaire doit lire la feuille régionale.

La voix de la porteuse, vous disais-je, était tintante et chaude; je voulus savoir... quelle tête elle avait. Eh bien ! une tête originale et charmante : des cheveux bruns à reflet de cuivre, la peau ambree du chasselas, un nez hardi, des yeux d'un bleu obscur assombri encore par de longs cils et, sur tout cela, un lumineux sourire de dix-sept ans.

Autour de cette jeunesse flottait une odeur tantôt fraîche et musquée, tantôt sucre et balsamique...

— Je pensais bien que vous étiez jolie, mademoiselle, mais je ne le savais pas encore. Pourquoi passez-vous si vite ? Vous n'avez pas le droit...

— C'est la fraise, monsieur. Elle était déjà dans la rue. C'est la fraise ? Il est vrai que ce parfum...

Mon commis, M. Victor, grand garçon appliqué, timide, l'œil pâle et le visage taché de rousseur, arriva une demi-heure après. Il s'assit à sa table, toussota et me dit :

— J'ai pris connaissance des instructions de la trésorerie. On pourra, puisqu'il faut de l'argent, envoyer quelques feuilles vertes aux gros taillables.

— Vous avez raison, M. Victor, c'est le printemps et je vous soupçonne d'être un peu poète. Ne niez pas... A propos, comment s'appelle notre porteuse de journaux ?

— Berthe, monsieur. J'aurais aimé lui en demander davantage mais, quoi que je n'eusse que deux ou trois ans de plus que lui, j'étais le patron, monsieur le percepteur - receveur, l'homme qui, précédé du contrôleur des contributions directes, flanqué du garnissoir et de l'hussier, raconne la ferme, l'usine, la boutique et la rente.

Le lendemain, dès le « bonjour !... voilà », j'arrêtais Mlle Berthe.

— Vous m'avez répondu hier : « C'est la fraise ! »...

— Oui. Cela veut dire que la Souvenance ou la Belle de Meaux est déjà mûre. Je suis pour trois mois chez Courti Frères, qui expédient à Paris.

— C'est donc cela que vous sentez si bon et que vos lèvres...

— Au revoir, monsieur.

Ses journaux distribués, Mlle Berthe courrait prendre place parmi les cueilleuses de Courti Frères, qui expédient à Paris.

— Oui, monsieur : Mlle Berthe.

Le monstre ! Il avait attendu qu'elle fût truffée à point !

Le plus grand, le plus beau et le plus riche film de l'année 1935

## La Veuve Joyeuse

MAURICE CHEVALIER

et

JEANNETTE MAC DONALD

A partir des matinées d'aujourd'hui à l'IPEK et CE SOIR

en SOIREE EXTRAORDINAIRE AU MELEK

On est prié de retenir les places à l'avance: Melek: Tél. 40868 - Ipek: Tél. 44289

C'est un film français Metro-Goldwyn-Mayer

rez pas. Cette nouvelle fraise, c'est... de la pêche. Je travaille, à présent, chez Mme Caylude : cueillette et mise en boîte.

— Et cette nouvelle pêche à l'odeur sirupeuse, demandai-je un mois plus tard ? (à la suite d'une nouvelle ruse).

— Hi, hi, hi ! C'est de la prune d'ente...

— Mais vous n'êtes plus Berthe, vous êtes Pomone !

— Pomone ? J'y allai de ma tirade. J'étais pris. Mais la cueilleuse ne se laissait pas cueillir.

C'était bien assez qu'elle m'apportât le parfum de la saison et me laissât de temps à autre, mon astuce aidant, lever l'impôt d'un baiser. J'étais bien fâché de ne pouvoir faire commandement et exercer la saisie...

Pendant ce temps, M. Victor, toujours timide, sobre de paroles et plus rêveur que jamais, changeait la couleur des avertissements.

L'hiver arrivait, le rude hiver rural en bottes et en sabots. Des matins secs, claquants et sans parfum. Bientôt pourtant...

Bonjour ! voilà.

Mlle Berthe, avec son journal, laissa, dans l'entrée où ronflait un poêle, un arôme tenace et frais, plus gras et plus lourd que les senteurs des heures dorées.

— Ce que c'est que cette nouvelle épice de fraise ? De la truffe, monsieur. Tous les chiens du département et tous les porcelets (sauf votre respect !) travaillent pour la maison Badoures-Cabrières, où je suis.

M. Victor, ce matin-là, parut plus tôt que de coutume.

— J'envoie des avertissements jaunes, monsieur.

— Envoyez, mon cher poète.

Il ne protestait pas. Il acceptait même ma plaisir avec un sourire mi-indulgent, mi-ironique, qui commençait de m'agacer.

— Je voulais aussi vous demander, répit-il, un petit congé d'une semaine ou deux.

— Deux, si c'est nécessaire... Le motif ?

— Je me marie.

— Ah ! Ah ! Mes compliments et vous avez choisi, j'espère, suivant le conseil d'un de vos maîtres, « une vierge éclose parmi les lis de vos vallons » ?

— Oui, monsieur : Mlle Berthe.

Le monstre ! Il avait attendu qu'elle fût truffée à point !

## Théâtre Municipal de Tepebaşı

İstanbul Belediyesi  
Şehir Tiyatrosu

Ce soir à 20 heures

## TOHUM

Auteur : Necib Fazil Kisakürek

## TARIF DE PUBLICITÉ

4me page Pts. 30 le cm.  
3me " 50 le cm.  
2me " 100 le cm.  
Echos: " 100 la ligue



## MATITÉ

La Poudre de beauté sans talc, de L. T. PIVER, vous assure contre le danger et vous garantit une peau toujours mate : elle est mate, parce que tous ses composants sont mats et sa ténacité est sans pareille.

Parfumerie T. PIVER Succursale d'Istanbul  
Chichli Ahmet Bey sokak No. 56 Téléphone : 43044

307 voit

## CONTE DU BEYOĞLU

## C'est la fraise !

Par Léon LAFAGE.

Votre Midi aquitain ? Non, je ne le déteste pas, ce serait trop dire mais excusez-moi, je lui en veux un peu. J'ai débuté fort jeune dans une vallée lotoise comme fonctionnaire des finances au temps où le percepteur n'était pas ce redoutable... intercepteur posté par l'Etat sur la grande route nationale. J'avais ma résidence dans un chef-lieu de canton, méditant à cordial, qui garde encore — bouquet et fumet — bon renom de vin et de gourmandise.

Les premières semaines, j'arrivais au bureau bien avant l'ouverture du guichet pour faire connaissance avec mes rôles et mes cotés.

A peine assis, j'entendais une voix tintante et chaude lancer par la porte entr'ouverte : « Bonjour !... voilà. » C'était la porteuse de journaux. Elle en usait ainsi avec moi. Les titulaires changent, le percepteur demeure. Un fonctionnaire doit lire la feuille régionale.

La voix de la porteuse, vous disais-je, était tintante et chaude; je voulus savoir... quelle tête elle avait. Eh bien ! une tête originale et charmante : des cheveux bruns à reflet de cuivre, la peau ambree du chasselas, un nez hardi, des yeux d'un bleu obscur assombri encore par de longs cils et, sur tout cela, un lumineux sourire de dix-sept ans.

Autour de cette jeunesse flottait une odeur tantôt fraîche et musquée, tantôt sucre et balsamique...

— Je pensais bien que vous étiez jolie, mademoiselle, mais je ne le savais pas encore. Pourquoi passez-vous si vite ? Vous n'avez pas le droit...

— C'est la fraise, monsieur. Elle était déjà dans la rue. C'est la fraise ? Il est vrai que ce parfum...

Mon commis, M. Victor, grand garçon appliqué, timide, l'œil pâle et le visage taché de rousseur, arriva une demi-heure après. Il s'assit à sa table, toussota et me dit :

— J'ai pris connaissance des instructions de la trésorerie. On pourra, puisqu'il faut de l'argent, envoyer quelques feuilles vertes aux gros taillables.

— Vous avez raison, M. Victor, c'est le printemps et je vous soupçonne d'être un peu poète. Ne niez pas... A propos, comment s'appelle notre porteuse de journaux ?

— Berthe, monsieur. J'aurais aimé lui en demander davantage mais, quoi que je n'eusse que deux ou trois ans de plus que lui, j'étais le patron, monsieur le percepteur - receveur, l'homme qui, précédé du contrôleur des contributions directes, flanqué du garnissoir et de l'hussier, raconne la ferme, l'usine, la boutique et la rente.

Le lendemain, dès le « bonjour !... voilà », j'arrêtais Mlle Berthe.

— Vous m'avez répondu hier : « C'est la fraise ! »...

— Oui. Cela veut dire que la Souvenance ou la Belle de Meaux est déjà mûre. Je suis pour trois mois chez Courti Frères, qui expédient à Paris.

— C'est donc cela que vous sentez si bon et que vos lèvres...

— Au revoir, monsieur.

Ses journaux distribués, Mlle Berthe courrait prendre place parmi les cueilleuses de Courti Frères, qui expédient à Paris.

— Oui, monsieur : Mlle Berthe.

Le monstre ! Il avait attendu qu'elle fût truffée à point !

rez pas. Cette nouvelle fraise, c'est... de la pêche. Je travaille, à présent, chez Mme Caylude : cueillette et mise en boîte.

— Et cette nouvelle pêche à l'odeur sirupeuse, demandai-je un mois plus tard ? (à la suite d'une nouvelle ruse).

— Hi, hi, hi ! C'est de la prune d'ente...

— Mais vous n'êtes plus Berthe, vous êtes Pomone !

— Pomone ? J'y allai de ma tirade. J'étais pris. Mais la cueilleuse ne se laissait pas cueillir.

C'était bien assez qu'elle m'apportât le parfum de la saison et me laissât de temps à autre, mon astuce aidant, lever l'impôt d'un baiser. J'étais bien fâché de ne pouvoir faire commandement et exercer la saisie...

Pendant ce temps, M. Victor, toujours timide, sobre de paroles et plus rêveur que jamais, changeait la couleur des avertissements.

L'hiver arrivait, le rude hiver rural en bottes et en sabots. Des matins secs, claquants et sans parfum. Bientôt pourtant...

Bonjour ! voilà.

Mlle Berthe, avec son journal, laissa, dans l'entrée où ronflait un poêle, un arôme tenace et frais, plus gras et plus lourd que les senteurs des heures dorées.

— Ce que c'est que cette nouvelle épice de fraise ? De la truffe, monsieur. Tous les chiens du département et tous les porcelets (sauf votre respect !) travaillent pour la maison Badoures-Cabrières, où je suis.

M. Victor, ce matin-là, parut plus tôt que de coutume.

— J'envoie des avertissements jaunes, monsieur.

— Envoyez, mon cher poète.

Il ne protestait pas. Il acceptait même ma plaisir avec un sourire mi-indulgent, mi-ironique, qui commençait de m'agacer.

— Je voulais aussi vous demander, répit-il, un petit congé d'une semaine ou deux.

— Deux, si c'est nécessaire... Le motif ?

— Je me marie.

— Ah ! Ah ! Mes compliments et vous avez choisi, j'espère, suivant le conseil d'un de vos maîtres, « une vierge éclose parmi les lis de vos vallons » ?

— Oui, monsieur : Mlle Berthe.

Le monstre ! Il avait attendu qu'elle fût truffée à point !

Bonjour ! voilà.

Mlle Berthe, avec son journal, laissa, dans l'entrée où ronflait un poêle, un arôme tenace et frais, plus gras et plus lourd que les senteurs des heures dorées.

— Ce que c'est que cette nouvelle épice de fraise ? De la truffe, monsieur. Tous les chiens du département et tous les porcelets (sauf votre respect !) travaillent pour la maison Badoures-Cabrières, où je suis.

M. Victor, ce matin-là, parut plus tôt que de coutume.

— J'envoie des avertissements jaunes, monsieur.

— Envoyez, mon cher poète.

Il ne protestait pas. Il acceptait même ma plaisir avec un sourire mi-indulgent, mi-ironique, qui commençait de m'agacer.

— Je voulais aussi vous demander, répit-il, un petit congé d'une semaine ou deux.

— Deux, si c'est nécessaire... Le motif ?

— Je me marie.

— Ah ! Ah ! Mes compliments et vous avez choisi, j'espère, suivant le conseil d'un de vos maîtres, « une vierge éclose parmi les lis de vos vallons » ?

— Oui, monsieur : Mlle Berthe.

Le monstre ! Il avait attendu qu'elle fût truffée à point !

Bonjour ! voilà.

Mlle Berthe, avec son journal, laissa, dans l'entrée où ronflait un poêle, un arôme tenace et frais, plus gras et plus lourd que les senteurs des heures dorées.

# LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

## D'Ankara à Diyarbekir

M. Asim Us, qui a fait le voyage à Diyarbekir, avec notre ministre des travaux publics, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle ligne, relate ses impressions, dans le *Kurun* :

« Parmi mes compagnons de voyage, écrit-il, il y a beaucoup d'anciens fonctionnaires ayant servi dans les vilayets orientaux et qui ont fait le voyage en voiture. Il y a 30 ans, dit l'un d'entre eux, il m'a fallu exactement 23 jours pour faire, à cheval, le trajet de Sam-sun à Diyarbekir ». Un autre a dû employer 45 jours pour aller d'Eskişehir à Diyarbekir. D'autres compagnons de route, qui ont participé pendant la guerre d'indépendance, à la guérilla contre les Français, évoquent, en traversant le théâtre de leurs exploits, des souvenirs d'épopée ; ils narrent comment, dans la zone du Taurus, un détachement d'irréguliers de 20 à 25 hommes a capturé un régiment français de 1.000 hommes.

La ligne ferroviaire d'Ankara à Diyarbekir mesure 1.300 kilomètres. Seul le tronçon Ulukışla - Fezzipaşa, de quelque 200 kilomètres a été construit sous l'empire par des mains étrangères ; mais le gouvernement de la République l'a racheté. Le reste, soit plus de 1.000 kilomètres, est entièrement l'œuvre de la République. Et le trajet qui exigeait il y a 15 ans une quarantaine de jours, est parcouru maintenant en 2 jours, grâce à cette belle œuvre d'acier de la République.

Sur le tronçon Ankara - Ergani, le train marche à l'allure normale ; seulement, de la zone des mines jusqu'à Diyarbekir, le tronçon étant encore nouvellement construit et les terres ne s'étant pas suffisamment tassées, le train est obligé d'avancer au ralenti et avec précaution. Ces mesures s'imposent en core pendant un an, après quoi, les trains pourront circuler sur ce tronçon également à l'allure normale. »

## Toute la querelle est-elle pour le pétrole ?

« Pour se rendre compte que toute la politique des puissances occidentales est à base d'intérêt, écrit le *Zaman*, il suffit de voir la tournure prise ces jours-ci par la question du pétrole et d'en tirer un enseignement. A lire les dépêches d'hier, on constate que l'Amérique aussi intervient tout à coup dans l'affaire. Elle a vaincu proclamé de façon catégorique une stricte neutralité dans le conflit italo-éthiopien ; elle devait s'abstenir des fourrages aux belligérants aucun matériel utilisable pour des fins militaires, y compris — et surtout — le pétrole.

En effet, dans la guerre moderne, le pétrole et la benzine sont peut-être plus utiles que la poudre. Le pétrole signifie les avions, les tanks, les canons motorisés. On sait que, pour les techniciens italiens, l'instrument essentiel de la guerre technique c'est l'avion. Le pétrole est donc, pour l'Italie, une question de vie ou de mort.

Donc, par suite de leur déclaration de neutralité, les Américains s'abstenaient d'envoyer le pétrole à l'Italie — et cela était plus terrible que les sanctions décrétées par la S. D. N. L'Amérique est le pays du monde qui vend le pétrole le moins cher et le plus abondant. En privant l'Italie, c'était lui infliger le coup le plus grave.

Mais voyez l'étrangeté de la chose : les Américains s'en prennent maintenant à l'Europe. Nous n'envoyons pas de pétrole à l'Italie, disent-ils ; alors que vous auriez dû, à votre tour, inscrire au plus tôt le pétrole au nombre des articles dont la livraison à l'Italie est prohibée, en vertu des sanctions, vous ajournez cette mesure : cela nous cause du tort. »

Les Américains n'ont le droit de rien dire à l'Europe à propos des sanctions. Car non seulement ils n'appartiennent pas à la S. D. N., mais ils lui sont hostiles. Et quand on les a consultés au sujet des sanctions, ils ont répondu qu'ils n'y

## La vie à Kadiköy

### Quelques heureuses initiatives du Halkevi

M. Celâl Esad est un enthousiaste de Kadiköy.

— Oui, a-t-il dit, de même qu'il y a les Galatasarayli, il y a aussi les « Kadiköylü ». Ceux qui habitent depuis long temps ce faubourg, ressentent, vis à vis les uns des autres, les mêmes sentiments qu'entre parents. Et puis, il suffit d'avoir habité un certain temps, pour ne plus pouvoir s'en éloigner. Pour moi, il y a 40 ans, que j'y suis et vous ne pouvez-vous imaginer à quel point j'aime cette localité. Il me semble que si l'on m'offrait pour y loger la plus belle bâtie d'Istanbul, je n'en voudrais pas pour ne pas m'éloigner de Kadiköy où je voudrais être enterré !

Ce serait avec raison que les autres endroits d'Istanbul jalousseraient Kadiköy, puisqu'il y a tant qui l'aiment, tels Celâl Esad, Salâh Cimcoz, par exemple.

De plus, des personnalités de marque travaillent pour en faire un faubourg de plus en plus apprécié. Citons Yahya Kemal, Fazil Ahmed qui, par leurs conférences, ont créé un mouvement d'idées, M. Abdürrahman Naci, l'entrepreneur, qui, dans la création du « Halkevi » de l'endroit, a fourni son aide pécuniaire.

Ce « Halkevi », par son organisation pafata, peut servir d'exemple aux autres et il a su têter un homme au goût artistique et subtil tel que Celâl Esad, qui, depuis des années, est le promoteur de ce qui s'y fait à Kadiköy, en collaboration avec Salâh Cimcoz, tous deux ayant des âmes d'artistes.

Au « Halkevi », on va bientôt ouvrir un musée. En entrant, on verra, dans le salon une grande carte en relief où l'on peut suivre les modifications survenues dans les limites du faubourg de Kadiköy, depuis 2.000 ans auparavant jusqu'à ce jour, des tableaux représentant la vie d'antan tels que : parties de plaisir en barques, pique-niques à Kusdili, à Haydarpasa, pour fêter le printemps, des vues de Moda, Kalamis, Yorucu, Kurbagli... Vous y verrez divers objets et, notamment, un costume, un chapeau d'encrier, un verre à eau ayant appartenu à Ahmed Rasim.

De même, on pourra admirer le mobilier ayant appartenu à Ahmed Hasim et le buste de celui-ci, etc...

Bientôt, on va créer une bibliothèque publique de façon que les intellectuels qui sont nombreux n'aient plus besoin de descendre en ville pour connaître un ouvrage quelconque. Une autre lacune qui sera comblée sera la création d'un théâtre pour enfants, mais, à l'encontre de celui du Théâtre municipal, les artistes seront des enfants que l'on formera.

Il ne terminera pas cette chronique, sur Kadiköy, sans relever que peu d'élèves ont échoué à leurs examens de fin d'année. De plus, le « Halkevi » a fait travailler pendant les vacances les élèves ayant à subir un examen de réparation au lieu de les laisser flâner dans les rues et les parents sont reconnaissants pour cette initiative qui a empêché leurs enfants de doubler leur classe.

Aujourd'hui, il y a, au « Halkevi », 13 cours suivis par 1.200 élèves, un chœur composé de 80 personnes qui donne des concerts vocaux de musiques à quatre voix.

C'est le premier du genre en Turquie. Chaque semaine, des conférenciers renommés tels que Yahya Kemal, Fazil Ahmed, Kemal Cenab, Celâl Cesad donnent des conférences sur des sujets divers.

H. F. (« Akşam »)

### TARIF D'ABONNEMENT

Turquie:	Etranger:
1 an	Ltqs. 13,50
6 mois	7.—
3 mois	4.—
	Ltqs. 22.—
	12.—
	6,50

## Modes Constantin,



### Chapeaux pour Dames

Derniers modèles, élégance, confection rapide, prix favorables

Aznavur han, N° 18, İstiklal Caddesi

### FEUILLETON DU BEYOĞLU N° 35

## L'HOMME DE SA VIE (MONTJOYA)

Par MAX DU VEUZIT

Mais elle se rappelait le reproche terrible que lui avait, un soir, adressé le disparaît :

« Sans moi, vous seriez morte de froid et de faim à la porte de Montjoya. »

— Non, rectifia-t-elle tout le haut. Ce fut ni compassion, ni charité de votre part. Ce fut votre frère qui, pour moi, rendit Montjoya hospitalier.

— En effet, convint-il. Mon frère ne voulut pas vous laisser à la porte.

— Et c'est lui encore qui, le lende-matin, me fit entrer ici définitivement.

— Probablement...

— Ce fut lui : j'en suis sûre ! J'ai beau coup réfléchi depuis quelques jours...

Et, désignant du doigt le tuyau accusatoire qui pendait le long du mur :

— C'est son appel que vous avez entendu pendant que vous me parliez, et c'est votre frère qui décida de mon sort, ce matin-là ?

Oui, fit-il ; mais à quoi bon évoquer tout cela ?

— Parce qu'il faut que tout soit bien fixé... Vous n'avez pas le droit de me dérober ce que je dois à son intervention.

Vous auriez peut-être mieux fait de me le révéler dès le premier jour.

— Il ne voulait pas que vous connaissiez son existence. Il voulait jouer au près de vous, sans que vous vous en aperceviez, le rôle de bon génie qui protège et comble de bienfaits les êtres dont il s'occupait.

— Mais, maintenant que je sais qu'il a vécu ici, faites-moi connaître le reste.

— Vous en savez autant que moi, Noele. Vais-je vous rappeler tous les soins que vous avez reçus et les égards dont vous fûtes entourée ?

— Je ne les oublie pas... Parlez-moi de notre mariage.

De nouveau, le visage de l'homme s'altéra.

— Je n'ai rien à en dire.

— Vous oubliez, remarqua-t-elle doucement, mais avec fermeté, que vous m'avez épousée malgré vous.

— Non, pas malgré moi.

— Si, car vous auriez préféré que j'accepte de m'éloigner.

— J'aurais préféré, en effet, que vous partiez, mais c'est librement que je vous ai épousée.

— Peut-être... si nous donnons aux mots le sens étroit qu'ils ont !

« Mais faut-il vous rappeler vos hésitations, le jour que vous m'avez offert votre nom ? Cet appel à la justice de Dieu pour qu'il pèse vos actes : « Que Dieu seul soit mon juge, puisque des êtres m'opposent leurs faiblesses pour me contraindre... » Allons, monsieur Le Kermeur, ne vous dérobez pas plus longtemps. Faites-moi connaître la vérité sur notre étrange mariage.

— Pourquoi voulez-vous nous faire du mal à tous les deux, Noele ? Vous portez mon nom, vous êtes ma femme... laissez faire le temps. Plus tard, quand ce deuil sera plus lointain et que la blessure qu'il creuse en moi sera moins douloureuse, peut-être, dans une intimité plus grande, pourrons-nous marcher l'un et l'autre vers une existence moins solitaire.

— Mais elle hocha la tête.

— Je porte votre nom, mais je ne suis pas votre femme ; aucun lien ne nous attache en dehors du sacrement de mariage.

— Je ne les oublie pas... Parlez-moi de notre mariage.

De nouveau, le visage de l'homme s'altéra.

— Mais vous savez bien qu'elles ne

tenaient pas debout, et qu'il fallait que je sois d'une naïveté ridicule pour les accepter comme des vérités incontestables.

— Pourquoi vous calomnier ainsi, Noele ? Vous avez toujours été d'une in-

## La grande pitié de nos automédon

Jusqu'au 31 décembre 1935, toutes les voitures devront porter des plaques. Bien qu'il y en ait 6000 en notre ville, les 400 seulement en ont été pourvues jusqu'ici ; les propriétaires des 5.600 autres ne sont en état ni de payer les droits de plaques ni les impôts sur les bénéfices.

### LE COMMERCE EST LIBRE !

La crise qui sévit sur ces moyens de locomotion provient de l'usage de l'auto et du fait que les négociants de toutes sortes se servant de leurs voitures particulières pour les transports non seulement de leurs produits, mais ceux des particuliers aussi. Un négociant ayant une voiture, a :

— Le commerce est libre. Je puis avoir une auto ou 30, si cela me plaît. Si, après avoir vidé sa charge, mon voiturier trouve d'autres marchandises à transporter, il s'en charge au lieu de rester à vide et personne ne peut l'en empêcher.

— A ceci, le voiturier chargé d'un transport public, réplique.

— En effet, à toutes nos doléances que nous manquions de travail par suite de cette concurrence, on nous a répondu par cette fameuse phrase : « Le commerce est libre !... »

Aussi, notre association a-t-elle fait des démarches pour définir ce que cela signifie au juste et quelle est sa portée.

La municipalité, ces dernières années, avait autorisé certains fournisseurs à servir de leurs voitures particulières pour le transport de la farine, mais, comme l'application de la mesure en question n'a pas été contrôlée, elles ont servi au transport d'autres produits et cela à notre détriment.

### LA CRISE ET SES EFFETS

D'après l'article 112 du règlement y relatif, une voiture à un cheval doit prendre comme charge 250 à 300 kilos et à deux chevaux de 500 à 600 kilos. Or, ces derniers temps, les prix de transport, par ces voitures, a été tellement réduit que le voiturier se contente, plutôt que de rester inactif, de demander neuf piastres seulement par sac de farine transporté de Halicciogl à Fatih ! De plus, alors que le tarif officiel est de 300 piastres pour le trajet Persembapaz-Bakirkoy, on se contente de 150, voire même de 120 piastres faute d'affaires. Ces exemples suffisent à démontrer la crise qui subissent les voitures de charge. Pour ce qui est des voitures de place, la situation est pire. Il y a de cela 5 ans, il en avait, à Istanbul, 1.600 de diverses catégories contre 800 actuellement qui travaillent deux à trois mois dans l'an-

née. Ceux qui ne servent que d'un cheval, paient, respectivement, 15 et 30 piastres. De plus, chaque voiturier cède une piastre de son gain journalier à la Ligue aéronautique.

Vu ces considérations, on a différencié l'obligation dans laquelle se seraient trouvés les voituriers de munir les roues de caoutchouc.

Le voiturier possède d'un véhicule de charge à 2 chevaux, paie, chaque mois, 20 piastres à son association et 60 piastres à la municipalité.

Ceux qui ne se servent que d'un cheval, paient, respectivement, 15 et 30 piastres. De plus, chaque voiturier cède une piastre de son gain journalier à la Ligue aéronautique.

Faute d'affaires, tous ces voituriers sont obligés d'émigrer ; leurs femmes et leurs enfants travaillent dans les dépôts de tabacs pour pouvoir arriver à nourrir les chevaux.

CE Q.U.A FAIT L'ASSOCIATION DES VOITURIERS

L'association a pris à sa charge les frais d'entretien de 60 voituriers âgés, infirmes et elle vient en aide autant que possible aux sans-travail.

Elle a établi que les voitures particulières qui, en cachette, s'occupent de transports publics, causent l'arrêt du travail de vingt voituriers au moins, dans les quartiers où cela se produit.

A la suite des démarches de l'association



Le savon HURMA se vend en boîtes de 12 et 24 pièces

### TRES IMPORTANT

Nous attirons spécialement l'attention des ménagères que le savon HURMA n'est pas un savon parfumé, mais c'est un savon pour tout usage, très pur, d'une odeur agréable et d'une qualité incomparable.</p